

avec lui et sans lui les manœuvres onéreuses que compense la moisson des votes. Elle chauffa les comités, embaucha des cabaleurs, fit acheter l'appui des tièdes et des récalcitrants. Le futur législateur, incapable de contrôler sa femme et de conduire sa maison, se soumit. Lui qui ne s'était jamais soucié de politique, n'avait pas l'habitude de la parole, il escalada les tréteaux, récita piteusement des phrases dérobées aux journaux de son parti, fit avec des gestes pape-lards, n'y comprenant pas un mot, des déclarations truculentes sur des problèmes d'importance mondiale. On l'applaudit, parce que sa femme n'avait pas regardé à la dépense.

*

* *

Il apparut bientôt que madame Beaubien, née Chouinard, ne s'était pas remuée en pure perte. Les journaux, ahurissants de potins politiques, n'avait pu ignorer la candidature Beaubien. Ils donnèrent des biographies plus ou moins exactes de l'homme, publièrent son portrait de première communion, risquèrent même un jour que la copie n'était pas surabondante, des pronostics flatteurs sur l'issue de la lutte où il s'était engagé.

La glace des journaux n'était pas encore brisée, mais il y avait espoir. Ils parlaient de lui, s'ils ne parlaient encore d'elle. L'acheminement vers la gloire comporte des épreuves successives, et madame Beaubien, Chouinard jusqu'au bout, possédait l'endurance nécessaire pour les affronter toutes. Elle avait la sourde patience des ambitieux. Elle attendit.

Le jour de la votation arriva. Comme on s'y attendait, le candidat Beaubien ne fit qu'une bouchée de son adversaire. Madame entrevit le jour où elle sortirait, radieuse, de son obscurité bourgeoise. Elle s'acheta vite des toilettes, alla chez le photographe.

L'élection coûta cher, mais l'argent sacrifié ne l'avait pas été en vain. Il rapporterait cent et plus. Madame Beaubien, qui se refusait à stipendier, pour sa réclame personnelle, le dernier nouvelliste de la plus terne gazette, ne voyait aucune indécatesse à corrompre l'électorat. D'ailleurs, les marchandages s'étaient combinés au nom de son mari, non au sien. Elle avait avec sa conscience des accommodements que les femmes comprennent.

Les choses commencèrent à prendre une tournure acceptable. L'institutrice du village, correspondante anonyme de plusieurs journaux, enregistra ici et là, pour l'information des générations futures, que madame Dieudonné Beaubien, épouse du nouveau député, était de passage à Saint-Hyacinthe tel jeudi, à Montréal le dimanche suivant. Elle assista à un mariage fashionable et son nom fut mentionné parmi ceux des invités. Décidément, elle devenait quelqu'un.

Un soir, elle eut la surprise de sa vie. Elle venait de déplier le journal, à peine apporté de la poste. En deuxième page, sous la rubrique des *Mondanités*, — des *Démonités*, comme on dit dans le monde journalistique, — elle aperçut en bonne place, surmonté d'une guirlande de roses et d'œillets, son propre portrait, celui-là même qu'avait exécuté le photographe Colas. Elle se contempla longuement, de face, un peu de côté, tenant le journal au bout des bras. Elle relut deux ou trois fois sans reprendre haleine, l'œil ébloui, le texte qui présentait au lecteur, en termes fastueux, celle qui, née Rosina Chouinard, faisait la joie sur terre du député Beaubien (Dieudonné).

Elle courut à la cuisine, étala la feuille sur la table encombrée.

— Tenez, dit-elle, d'une voix qui s'efforçait d'être calme, qu'est-ce que vous pensez de cela ?

Comme personne ne répondait, ne sachant trop ce qu'il fallait dire :

— Mais qu'est-ce que vous pensez de cela, voyons ! qu'est-ce que vous pensez ?

— ...

— Et remarquez, ce n'est pas moi qui l'ai envoyé... Ils ont dû le demander au photographe.

Mais elle ne vit pas le regard qu'échangèrent le député et sa fille.

Ce soir-là, madame Dieudonné Beaubien, (née Chouinard), se coucha heureuse.

Harry BERNARD.

On ne peut déraciner tout à fait les défauts naturels, car ils tiennent à notre nature par des racines trop profondes ; mais on peut toujours les comprimer, et il le faut faire, parce qu'ils sont l'occasion immédiate de presque toutes nos fautes, et qu'ils empêchent Jésus de nous sanctifier comme il le voudrait.

Mgr DE SEGUR.